

Michael Kelly

Regards sur les langues et les identités

Ce premier numéro de *Synergies Royaume-Uni et Irlande* traduit un fort désir de rencontre linguistique et culturelle. Il s'articule autour du thème de la diversité linguistique et culturelle aux îles dites britanniques, et interroge aussi certaines représentations du monde francophone. Cela correspond tout-à-fait à la vocation de *SRUI* d'être une revue interdisciplinaire ouverte à l'ensemble des études linguistiques et culturelles, et soucieuse en particulier d'accueillir les regards réciproques. Dans ce numéro, le regard français a la plus grande place, et on ne s'étonne pas de constater que ce qui fascine le plus est l'expression des identités irlandaises et écossaises.

Du côté de l'Irlande, un premier article traite du développement de la compétence sociolinguistique d'apprenants hibernophones, et en particulier du rôle du sexe des apprenants de langue seconde dans le contexte d'un séjour linguistique. Isabelle Lemée et Vera Regan examinent l'influence du sexe dans l'acquisition de quatre variables linguistiques. Elles en concluent que le développement de la compétence sociolinguistique peut être promu par un séjour linguistique à l'étranger. Par ailleurs, le facteur du sexe s'avère être très significatif dans ce développement. Cet aspect de l'apprentissage d'une langue seconde est bien trop souvent négligé, et cet article sert à combler quelque peu cette lacune.

L'usage de la langue irlandaise, et surtout les conséquences culturelles du choix de langue, fournit la thématique de deux contributions. Erick Falc'her-Poyroux constate que deux langues se partagent aujourd'hui l'expression musicale en Irlande. Pourtant, la très grande majorité des ouvrages se concentrent sur le chant en gaélique, en esquivant le vaste répertoire composé en anglais, considéré au mieux comme secondaire, voire comme inexistant. Il est vrai que le passage à la langue anglaise se fit parfois de façon douloureuse, et qu'il favorisa le développement d'autres expressions musicales chantées. La chanson irlandaise recouvre donc aujourd'hui un très grand nombre de réalités différentes, insérée dans une société européenne aux multiples identités, et entrant dans le XXI^e siècle en connaissant ses racines et en acceptant son histoire.



Jean-Philippe Hentz examine le journal d'un ouvrier gaélophone en Grande-Bretagne : Donall MacAmhlaigh, originaire d'une région gaélophone de l'ouest de l'Irlande. Issu d'une famille modeste, il travaille d'abord comme ouvrier dans une usine textile puis comme ouvrier de chantier itinérant en Grande-Bretagne. Dans son journal rédigé en gaélique entre 1951 et 1957, *An Irish Navvy : The Diary of an Exile* (1964), il revendique l'importance de cette langue en tant que véhicule et preuve de son "irlandicité". Le journal fait état de différences culturelles et linguistiques entre "jackeens" (dublois anglophones), et "culchies" (provinciaux, souvent gaélophones). Cette expérience sociale commune débouche finalement sur le constat d'un exil culturel et linguistique au sein même d'un groupe social, remettant ainsi en question l'idée d'une identité ouvrière irlandaise homogène. Passant à l'Écosse, deux études interrogent la presse écossaise du XIXe siècle.

Christian Auer propose une analyse du discours de la revue littéraire *Blackwood's Edinburgh Magazine* et de deux journaux des Basses Terres que se font l'écho des transformations souvent douloureuses de la paysannerie des Hautes Terres d'Écosse. Cette presse se montre souvent critique envers les habitants d'une région perçue comme étrangère. L'auteur s'appuie sur les analyses d'Edward Saïd pour montrer que le discours de la presse des Lowlands présente la communauté des Highlands comme essentiellement statique, et la rejette dans l'altérité en discréditant ses schémas culturels. La perception de la celtitude s'articule autour d'un ensemble de couples antithétiques (travail-indolence, supériorité-infériorité, modernité-archaïsme ou encore civilisation-barbarie). Elle implique même une démarche ethnocidaire afin que le Highlander puisse quitter son statut d'étranger pour recevoir les « bienfaits » de la civilisation et du progrès.

Diana Cooper-Richet suggère que les grandes revues littéraires et politiques écossaises, l'*Edinburgh Review* (fondée en 1802) et la *Quarterly Review* (1809), jouent un rôle important dans la formation des élites britanniques de la première moitié du XIXe siècle. Trimestriels, ces publications éclipsent toutes celles qui les ont devancées en offrant à leurs lecteurs, des classes aisées et cultivées, un vaste panorama de la littérature de leur époque, dans lequel tous les domaines de la connaissance sont abordés. Ces périodiques dominent le champ des revues, tant dans les Iles britanniques que sur le Continent. Elles contribuent à enrichir le débat sur les grandes questions d'actualité dans un pays qui se modernise avec rapidité et s'étend au-delà de ses frontières.

Dans les trois derniers articles il est question des rapports et des comparaisons entre les mondes francophone et anglophone. Restant dans le cadre du XIXe siècle, Elise Ouvrard examine la thématique de l'éducation dans l'œuvre de la romancière anglaise Charlotte Brontë. Elle analyse le monde des élèves (féminines) issues de deux sphères distinctes : l'une francophone et l'autre anglophone, qui ne bénéficient pas du même traitement de la part de l'auteur. Dans les romans *The Professor* et *Villette*, le héros William Crimsworth et l'héroïne Lucy Snowe s'exilent en Belgique où ils enseignent à des élèves qui ne semblent pas en mesure de recevoir une formation de qualité. Certaines sont dotées d'une animalité paralysante, et pour la plupart, la faiblesse de leurs capacités est rapidement établie. En revanche, les élèves d'origine anglaise

qui vivent sur le continent, comme Frances Henri ou Paulina Home, ou celles de la classe de Morton dans *Jane Eyre*, font l'objet d'une évaluation élogieuse. Les critères phrénologiques et physiologiques, tels que la romancière les utilise, viennent renforcer ce contraste. La question se pose alors de savoir si l'innéisme organiciste, développé par F. J. Gall, puis repris par G. Combe, est réellement adopté par l'écrivain, ce qui limiterait le rôle de l'éducation, ou s'il lui permet simplement d'asseoir une supériorité des enfants anglais sur les enfants du continent.

Revenant aux temps présents, Michael Kelly cherche à tirer des leçons actuelles de l'expérience française de l'après-guerre. Si la France est sortie blessée des années noires de la deuxième guerre mondiale, sa reconstruction présente un exemple des plus réussis de la gestion des conséquences de la guerre. Il examine le processus de bricolage par lequel les élites françaises ont conduit un programme urgent de construction nationale, dans lequel la reconstruction culturelle et intellectuelle a joué un rôle de pointe. La synthèse nationale qui en résulte a pourtant subordonné les exigences d'autres identités, et notamment celles de classe et de genre, aux forces dominantes de la société nationale. Le consensus puissant qu'il fallait reconstruire une nouvelle identité nationale pendant les années 1944-1947 a contribué à assurer l'avenir d'une France d'après-guerre libre et prospère. Le succès de cette reconstruction nationale pourrait offrir des leçons pour d'autres pays de nos jours, où des élites nationales assiégées font face à la tâche stratégique de reconstruire une nation après le conflit et le changement de régime.

Ce numéro se termine, comme il commence, par une étude linguistique. Dans le prolongement de travaux antérieurs, Bert Peeters propose une étude ethnophraséologique comportant un examen approfondi des conditions d'usage du *Ça va ?* français aussi bien que des réactions qu'il peut susciter. Il postule une valeur culturelle française (la franchise), dont une étude ethnoaxiologique devra corroborer la réalité. L'approche est contrastive, et permet de mieux comprendre le fonctionnement du *Ça va ?* français en établissant des comparaisons avec le *How ARE ya ?* australien. Cette analyse révèle notamment qu'il y a des différences de fréquence et que la façon dont on réagit à des énoncés de ce genre n'est pas forcément la même d'une langue à l'autre.

En présentant cet ensemble d'études, *Synergies RUI* cherche à stimuler la réflexion comparative. Cela s'exprime en partie dans la comparaison explicite entre des manifestations linguistiques ou culturelles appartenant aux domaines francophones et anglophones. Mais elle s'exprime aussi dans le regard porté sur la langue et la culture de l'autre. Ce « regard de l'étranger », étant dans notre revue un regard réciproque, contribue de façon pratique à avancer le dialogue entre les cultures, et à approfondir notre sens de la diversité et de la richesse intellectuelle qu'elle apporte au niveau humain. C'est un tel enrichissement que nous chercherons à développer dans les numéros futurs.